

90.—Tous les édifices publics doivent être complètement aérés le soir et de bonne heure le matin avant l'ouverture des bureaux.

100.—Les personnes employées dans des édifices publics qui sont indisposées ou qui présentent des symptômes de rhume feront bien d'obtenir de leurs patrons la permission de se soigner à la maison; en cas de refus, ils doivent prendre toutes les précautions susdites pour éviter d'infecter leurs camarades.

110.—Eviter les excès de toute sorte, en particulier du tabac qui, par l'irritation des muqueuses, ouvre une porte à l'infection.

120.—Si l'on se sent malade, on doit garder la chambre et appeler le médecin.

130.—Les gargarismes et les douches nasales peuvent rendre de grands services; n'en user cependant que selon la prescription et la direction d'un médecin.

140.—Les malades doivent être placés dans une chambre bien ensoleillée où les membres de la famille ne doivent pas entrer sans nécessité; désinfecter les linges souillés à l'eau de Javel.

150.—Les médecins doivent rapporter fidèlement et régulièrement leurs cas d'influenza pour éviter au Service de Santé la pénible obligation d'avoir à leur imposer une contrainte légale; c'est d'ailleurs leur devoir de bons citoyens.

160.—Prendre les précautions suivantes:

- (a)—Boire beaucoup d'eau;
- (b)—Manger des mets de digestion facile;
- (c)—Se laver les mains au savon avant les repas et après avoir donné des soins à un malade;
- (d)—Ne jamais porter les doigts ou des objets à la bouche;
- (e)—Ne pas aller sans nécessité là où il y a de la maladie;
- (f)—Ne pas garder la bouche ouverte;
- (g)—Eviter le surmenage et se coucher de bonne heure.

L'ECONOMIE

Aujourd'hui plus que jamais, l'économie est nécessaire au travailleur à gages, et c'est dans la matérialité qu'il pourra la pratiquer avec les meilleurs résultats.

Naguère l'ouvrier, l'artisan, le travailleur, avec un salaire dix fois, vingt fois moindre, vivait tranquille et heureux sans vaines ambitions, sans tentations inutiles, sans illusions décevantes. Seul à travailler, car la manufacture ne s'était pas encore emparé de la femme, il trouvait le moyen d'élever une nombreuse famille et d'amasser, sou par sou, un petit trésor pour le repos de sa vieillesse et pour l'avenir de ses enfants.

Mais alors, il n'y avait pas de cercles, pas de clubs, pas de saloons, le soir, quand le père, harassé de fatigue, brisé par le travail, rentrait dans sa modeste maison, il n'y trouvait ni luxe, ni fêtes bruyantes et tapageuses, mais le calme et la paix, le bonheur du foyer familial. Tout de suite il se sentait enveloppé d'une chaude atmosphère d'affection forte, vivifiante, et les caresses de ses enfants aimés, le bon regard heureux de sa femme, lui remplissaient le cœur d'une douce émotion, d'une joie sans mélange. Il n'y avait pas à redouter les amers lendemains, les crises de larmes et de désespoir après les plaisirs éternels. La vie c'était le calme ruisseau, que la tempête ne vient jamais agiter. N'était-il pas plus heureux, plus profondément et vraiment heureux, ce modeste travailleur, que l'ouvrier d'aujourd'hui?

Le ambitieux ont grandi. Le salaire s'est élevé, mais en même temps les appétits se sont

aiguës. Non content d'une table abondante mais frugale, non content d'un bien-être relatif, l'ouvrier, aujourd'hui, veut la bonne chair, veut le luxe. Pauvre, il veut ne se refuser rien des raffinements du confort que donne la richesse. Mais si élevé que soit le salaire, il est impossible qu'il puisse satisfaire à de pareilles ambitions. La valeur du travail manuel est nécessairement limitée et ne saurait croître indéfiniment. D'où conflict inévitable. Alors l'ouvrier posera au martyr, au persécuté. Aura-t-il raison?

L'ouvrier veut une part toujours plus large de plaisirs, de jouissances, mais la valeur de son travail reste toujours la même, ou à peu près. Le patron doit-il prendre de sien pour satisfaire les prétentions du travailleur. Doit-il risquer son capital dans une entreprise, doit-il dépenser son énergie, ses forces intellectuelles sans en tirer aucun profit? Evidemment non! Le patron qui risque ses capitaux, le patron qui travaille intellectuellement, a droit à une rémunération comme l'ouvrier.

La seule solution possible au problème social, c'est donc l'ouvrier qui doit la trouver. Il faut qu'il sache se borner, qu'il sache équilibrer son actif et son passif, ses dépenses et son salaire, ses prétentions et le mérite de son travail. C'est en vain que les gages monteront, si toujours les dépenses montent aussi. Savoir se contenter de ses ressources, ce n'est pas seulement de la sagesse divine, surhumaine, c'est une nécessité sociale. Hélas! espérer que l'ouvrier va revenir à la vie simple et austère d'autrefois, c'est une illusion. On ne revient pas en arrière! Quand une fois l'ouvrier a goûté à la vie large et facile de nos villes modernes, quand il s'est imprégné, saturé de l'air qu'on respire au milieu des travailleurs d'aujourd'hui, quand, depuis son enfance, il a appris à satisfaire tous ses caprices à s'entourer de luxe et d'un bien-être excessif, il ne peut plus comprendre le bonheur austère mais si complet de nos pères. Il a besoin du tapage du club, du bruit de la société bruyante, des plaisirs aérés du jour.

Mais pourtant, même dans cette vie énervante, il faut savoir mettre de l'économie. S'il n'y a plus possible de retrouver toute la simplicité d'autrefois, il est possible encore d'économiser quelques sous pour l'avenir, pour ses enfants. Plusieurs de nos ouvriers le font! Mais combien d'autres aussi pourraient le faire?

C'est d'ailleurs, de la plus élémentaire prudence. Il n'est pas si rare de voir le travail manquer sans qu'il n'y ait aucune faute de la part de l'ouvrier. Le manufacturier ferme ses portes pour un temps, le patron suspend le travail, pour une raison ou pour une autre, le patron se retire des affaires, et voilà un homme, voilà une famille sans travail et sans ressources. La maladie peut aussi venir frapper à votre porte. Alors, non seulement le travail est arrêté, mais encore les remèdes, le médecin demandent des frais supplémentaires. C'est l'histoire de tous les jours, n'est-ce pas?

Il faudrait donc s'endetter, souffrir peut-être du froid, de la faim! L'économie intelligente aurait rend l'épreuve facile à supporter. Et si on s'endette, il faudra bien payer ensuite, il faudra bien économiser après l'épreuve, juste au moment, peut-être, où l'on aurait davantage besoin des douceurs du luxe et de l'abondance.

L'économie avant l'épreuve n'est-elle pas possible comme celle qui la suit nécessairement? Elle est plus difficile, peut-être, parce qu'elle n'a pas un but immédiat, mais elle est possible. Les leçons de l'expérience quotidienne ne doivent pas être perdues pour nous, et ces leçons nous

disent que sans l'économie nous allons tout droit à la souffrance, tôt ou tard.

Quel homme d'ailleurs, ne veut pas monter l'échelle sociale? Mais si on ruine sa santé dans des plaisirs éphémères, si on dépense sans compter tout ce que l'on gagne, sur quelle base s'appuiera-t-on pour monter. En s'instruisant, en substituant les livres aux vaines joies, il y a double profit, profit intellectuel d'abord, profit ensuite d'économie. Ce profit intellectuel, et les ressources de l'économie, nous donneront plus de vrai bonheur, et un bonheur plus long, que tous les plaisirs où se consomment les forces et la vie du vifvreur.

Enfin, pour le père de famille, n'est-ce pas un devoir et un bonheur de pouvoir laisser à ses enfants sinon la richesse, du moins quelques ressources pour commencer la lutte de la vie?

C'est donc en lettre d'or que devrait s'écrire partout, mais surtout dans les cœurs, ce mot: "Economie."

Alors, dès qu'un but commun s'impose, l'association en rend la réalisation plus facile; deux hommes enlèvent un fardeau qu'un seul ne pourrait soulever; une lampe éclaire aussi bien deux personnes qu'une.

De là le besoin du groupement qui prend, chaque jour, une importance nouvelle, et on pourrait presque mesurer le progrès des peuples au développement qu'ils ont donné à l'association.

A mesure que ses avantages ont été mieux connus, elle s'est diffusée, elle a pénétré dans toutes les branches de l'activité humaine, elle a révélé les formes si diverses sous lesquelles nous la voyons aujourd'hui.

Dans ces dernières années, le principe de l'association a pris une importance particulière sur le terrain économique où la communauté des intérêts, la simplicité des droits, le besoin de protection et de défense ont rapproché les hommes de même profession.

Dans la consommation, elle pénètre par les sociétés d'approvisionnement jusqu'aux grandes masses populaires, auxquelles elle procure d'immenses avantages. Dans la répartition des richesses, l'association a, dès maintenant, un rôle prédominant, soit qu'il s'agisse des grandes industries, du commerce, de la banque, etc., c'est elle qui a donné naissance à ces puissantes organisations qui mettent en action des centaines de mille hommes et des capitaux par milliards.

L'association a, en outre, singulièrement grandi en utilité sociale, depuis que l'on a pu s'en servir à garantir l'avenir par un peu de prévoyance; tel est en effet, la fondation des sociétés d'assurance sur la vie et les accidents, des sociétés de secours mutuels, des caisses populaires, des caisses de retraite, de la ligue des ménagères.

Associons-nous, c'est le meilleur et le seul moyen, aujourd'hui, de sortir victorieux dans la *struggle for life* qui est de nos jours plus accentué que jamais.

L'autre jour j'étais assis à la grève boisée du lac Leamy. D'un regard fort intéressé je suivais un canard qui dinait de sa pêche sur l'eau lisse et calme. Soudain un bruit de feuilles sèches qu'on foule attira mon attention. C'est un écreuil qui, une noix longue aux dents, bondit vers sa cachette. C'était un *Prévoyant*. L'instinct lui avait dit: L'hiver va venir et tu mourras de faim si tu n'amasses dans ton grenier noix, faines, et glands. Et je me suis mis à réfléchir que la Providence nous a avantage, nous les hommes, d'une raison capable de prévoir nos jours stériles et de pourvoir à leur détresse.